

théâtre
olympia



centre
dramatique
régional
de Tours
direction
Jacques
Vincey

7, rue de Lucé
37000 Tours
tél 02 47 64 50 50
fax 02 47 20 17 26
cdrtours.fr

DOSSIER DE PRESSE

LE CHAGRIN

écriture au plateau **Les Hommes Approximatifs**
mise en scène **Caroline Guiela Nguyen**

mardi 21 novembre > vendredi 7 novembre 2014

mardi, mercredi et vendredi à 20h

jeudi à 19h

Contact presse

Claire Tarou 02 47 64 50 50 – clairetarou@cdrtours.fr

théâtre
olympia



centre
dramatique
régional
de Tours
direction
Jacques
Vincey

0247 64 50 50
cdrtours.fr



TU TE SOUVIENS?

LE CHAGRIN

AU FIN FOND
DE LA MÉMOIRE

DU 21 AU 24 AVRIL

PAR LA COMPAGNIE
LES HOMMES APPROXIMATIFS
MISE EN SCÈNE
CAROLINE GUIELA NGUYEN

LE CHAGRIN

L'équipe artistique

Écriture au plateau **Les Hommes Approximatifs**

Mise en scène **Caroline Guiela Nguyen**

Interprétation

Dan Artus

Caroline Cano

Chloé Catrin

Mehdi Limam

Violette Garo

Scénographie **Alice Duchange**

Création costume **Benjamin Moreau**

Création sonore **Antoine Richard**

Collaboration à la composition musicale **Teddy Gauliat-Pitois**

Création lumière **Jérémie Papin**

Création vidéo **Quentin Dumay**

Dramaturgie **Mariette Navarro**

Collaboration artistique **Claire Calvi**

Suivi artistique **Julien Fišera**

Régie générale **Serge Ugolini**

Régie lumière **Corentin Schricke**

Habillage **Barbara Mornet**

Réalisation costumes **Dominique Fournier** et **Barbara Mornet**

Construction décor **Les Constructeurs** (chef constructeur **Gabriel Burnod**, serrurier **Gilles Petit**, menuisier **Denis Collas**, peintre **Stéphane Boucherat**)

durée **1h20**

Production Les Hommes Approximatifs ; La Comédie de Valence, CDN Drôme-Ardèche / Coproduction Centre dramatique régional de Tours – Théâtre Olympia ; La Colline – théâtre national ; La Comédie de Béthune, CDN Nord-Pas-de-Calais ; Théâtre de la Coupe d'Or, scène conventionnée de Rochefort.

Avec le soutien de la DRAC Rhône-Alpes, ministère de la Culture et de la Communication, du Conseil général de la Drôme, de la Ville de Valence, du collectif 360 et des Subsistances, Lyon.

VOIX 1 : LE DEUIL

Vincent et Julie viennent de perdre leur père. Julie est partie à Paris depuis ses 18 ans. Elle en a maintenant 30. Vincent, lui, est resté là. Dans son village natal. Il s'est occupé de son père durant sa maladie et a trouvé un travail dans le Gamm Vert du village d'à côté. Ils se retrouvent 3 jours après le décès.

Le Chagrin se passe la semaine après la mort du père. Pourquoi décider de placer l'action à ce moment-là ?

Le moment du deuil crée un espace particulier. La mort d'un père dans une famille bouleverse l'ensemble des liens qui la structure. Ce n'est pas uniquement la relation au père qui disparaît, mais l'ensemble des liens et des ramifications entre les membres de la famille. C'est un moment où la mort demande à chacun de réinventer son rapport à l'autre. C'est d'ailleurs à l'intérieur de ce bouleversement que la mort est la plus palpable, car on sait bien qu'envisager la mort, cela nous est impossible. Nous avons besoin d'une représentation mentale de ce qu'est la fin, et la mort, c'est la fin, le noir, le rien. Donc paradoxalement, nous apercevons la fin d'une chose parce que quelque chose est justement en train de commencer.

Une nouvelle façon de se sentir avec sa mère, de voir son frère prendre une place qu'il n'a jamais prise, sa sœur s'occuper des papiers alors qu'elle n'a jamais envoyé ses propres feuilles de remboursement à la sécurité sociale... C'est cet endroit-là du deuil qui m'intéresse. L'endroit où quelque chose est déjà en train de renaître.

Mais ce qui renaît est fragile car bien entendu cette chose qui émerge naît de la douleur, de la perte, de la tristesse. C'est comme si finalement le changement que l'autre est en train de vivre devant moi me renvoyait sans cesse au chagrin de la mort. L'une des questions que posera notre spectacle aura à voir avec notre capacité à accepter la transformation de l'autre. Julie et Vincent sont dans cette problématique-là, comme si pour la dernière fois ils joueront avec ce qu'ils connaissaient d'eux, car déjà, cette relation-là est morte, déjà, chacun devient l'étranger de l'autre. C'est pour cela que j'imagine *Le Chagrin* dans un tout autre espace-temps que celui d'*Elle brûle* qui était une fiction qui se déroulait sur une longue période. On voyait évoluer une famille sur dix ans. Ici, pour *Le Chagrin*, c'est comme si la représentation servait de sas à ces personnages avant le grand bouleversement, comme s'ils voulaient retenir quelque chose avant de « vendre définitivement la maison ». On dit souvent que les gens, avant de se séparer, font l'amour une dernière fois avant de faire leur valise pour commencer une nouvelle vie. *Le Chagrin* aura à voir avec cet acte d'amour. Comme une façon de rejouer ce que l'on sait être déjà parti : faire revivre non pas les morts, mais ce qui est déjà mort. Cela a à voir avec la réincarnation, avec l'incarnation... avec le théâtre ?

Vous revenez donc dans la cellule familiale ?

Nous revenons à une communauté de gens qui tentent de comprendre comment vivre ensemble. Si je dis cela, c'est parce que récemment, avec la compagnie, nous nous sommes aperçus que ce que nous cherchions à mettre en place dans nos spectacles, ce n'est pas tellement un rapport psychologique qui isolerait chaque être dans son rapport à lui-même mais bien un fonctionnement de groupe, une structure. La famille est le premier lieu où l'on

fait en tant qu'être humain l'expérience de cela. L'expérience de sa place, l'expérience d'un rhizome d'affects, l'expérience d'une organisation visible et invisible, dite ou non dite entre les membres d'une même famille. Donc, oui, en ce sens, nous revenons à la famille, mais surtout pour raconter cette genèse de notre rapport au lien – nous pourrions tout autant raconter une chose sur le milieu du travail par exemple qui est un autre espace qui structure le lien.

Mais si l'on regarde de plus près, dans chacune de nos histoires, il y a toujours un personnage qui est en dehors de cette communauté, de cette organisation quasi organique, et cette personne-là en est souvent exclue. Si je tiens à signaler ce point, c'est parce que nous pourrions aussi voir nos projets sous cet angle-là : qu'est ce qui nous apparaît comme profondément commun et qu'est ce qui nous apparaît comme profondément étranger ? Nous nous rendons souvent compte que l'étranger et le commun sont à des endroits où nous ne les attendons pas. Je pense encore à *Elle brûle* : le personnage de Damien est perçu comme celui le plus éloigné des problématiques qui agitent la famille Bauchain. Et pourtant, c'est précisément lui seul qui sera capable de détecter et comprendre qu'Emma est en souffrance. En fait, plus j'avance dans cette idée et plus je me dis que parler de la famille c'est avant tout parler de l'intrusion : que ce soit l'intrusion d'une personne extérieure comme l'intrusion d'une nouvelle expérience comme la mort, le deuil, qui vient comme un étranger bouleverser le monument familial.

Ce monument est construit sur un terrain sismique ! Il subit des effondrements et des reconstructions toute sa vie. La famille est comme un corps organique, elle se régénère tout au long de son existence. Un oncle est présent durant un temps puis il disparaît, un ami est là le matin au café puis c'est un autre qui le remplace, un parent divorce, un enfant naît, un grand-père meurt. Tout cela crée des turbulences. Mais certains effondrements se passent sans bruit, sourdement, et la reconstruction se fait comme un délit, en cachette...

Il y a une dimension qui touche à l'enfance dans le titre, pourrais-tu expliquer cela ?

Je ne peux pas vraiment dire. Un titre, ça ne se réfléchit pas vraiment, ça s'imagine. Je pense même que je n'avais pas tout à fait conscience de ce que racontait ce titre avant que d'autres personnes ne me le disent, mais il est vrai que dans le travail préparatoire j'ai envoyé un mail à plusieurs personnes pour leur demander de me raconter une histoire qui leur ait provoqué un chagrin. J'ai été très surprise des réponses qui toutes étaient liées à l'enfance. Je voudrais vous parler d'une réponse en particulier : un ami m'a raconté le jour où pour la première fois il a vu sur le visage de sa mère « la grimace du chagrin ». Il raconte plus loin que cette grimace, si nouvelle pour lui n'avait plus jamais quitté son visage. On venait d'annoncer à sa mère que son frère était mort. Mon ami raconte que ce jour-là a marqué le reste de sa vie. Que lui aussi pour la première fois, faisait l'expérience d'un monde défiguré. Je crois que le monde de l'enfance me touche car il est toujours proche du bouleversement. La psychanalyste Anne Dufourmentelle, dans son livre *Éloge du risque* parle de cela.

« L'enfant est confiant, le monde lui parle et il parle au monde familial. Cette intime sécurité lui permet de penser, délivre ses rêves et son attente. Et puis survient quelque chose comme la foudre dans ce ciel d'été... le danger fait trembler les fondations de ce monde que l'on croyait sûr. Ce vacillement est le sien, aux confins de ce monde il y a donc de l'inapprivoisé, un espace de pure sauvagerie, que même les mots ne captivent ni ne capturent. »

Cela a donc encore à voir avec ce que j'explique plus haut. La famille pour l'enfant est vécue comme un tout, une île perdue au milieu de rien, comme l'île de W ou le souvenir d'enfance. Elle a son organisation propre. L'enfant est enfermé dans un monde qui a ses propres règles mais le monde est en train de gronder, il est en train d'arriver et arrivera

toujours. C'est l'intrusion encore une fois qui va provoquer le déséquilibre, qui va engloutir à jamais cette île et qui va demander à l'enfant de négocier avec le bruit du monde lui aussi. Julie et Vincent sont frère et sœur et la mort de leur père leur a donné rendez-vous à cet endroit-là du monde : la maison de leur enfance.

Que vont donc faire Vincent et Julie ? Confronter ce qui est resté le lien fraternel m'a toujours fasciné car il se construit dans l'enfance, et même lorsque nous sommes adultes, quelque chose qui s'est noué quand nous étions dans le bac à sable revient, ressurgit. L'expérience immuable à ce qui est nouveau, absolument neuf dans la relation. Je pense que la relation fraternelle me passionne pour cette raison-là : elle engage deux temporalités très différentes.

C'est comme un bloc de passé qui percute le présent. Comme dans un texte de Rabelais où l'équipage d'un bateau en voyage au pôle Nord entend des bruits d'une bataille qui s'est déroulée plusieurs années auparavant. Le réchauffement du soleil a rendu audible des bruits que le grand froid avait congelé...

VOIX 2 : LES SECRETS

Quand j'étais enfant, il y avait un lac à côté de chez moi, le lac de Sainte-Croix. Nous savions que ce lac était artificiel et qu'avant que ce terrain soit recouvert d'eau, il existait un village. Le village de Sainte-Croix : le village englouti. On racontait que les soirs de pleine lune, nous pouvions apercevoir le bout du clocher qui resurgissait de l'eau. Petite, avec mes cousins, j'aimais m'y baigner. Plus grande j'ai commencé à avoir peur. Une peur irrationnelle : la peur que quelque chose revienne. La peur que des morts remontent à la surface de l'eau, pourtant si calme et paisible.

En quoi cette histoire te parle du Chagrin ?

Elle me parle de ce qui a été enfoui pour ne pas briser la quiétude, de ce que l'on recouvre jusqu'à en oublier même l'existence. Et du fait que de ce qu'on a essayé d'oublier, tout finit toujours par remonter à la surface.

Très concrètement dans notre histoire, Julie et Vincent à la mort de leur père vont devoir trier les papiers, ranger les vêtements, ouvrir les tiroirs, desceller des boîtes. Et derrière cette vie qui semblait ne pas faire trop de vagues, trop de mouvement, se cachaient des parcelles d'existence enfouie, des terrains entiers laissés pour compte. Et c'est au creux de cette histoire cachée que les enfants vont, malgré eux, voir des morts remonter à la surface. L'histoire donc de ces territoires abandonnés manque aux enfants, et nous savons à quel point les histoires sont importantes. Nous même construisons notre rapport au monde en passant toujours par la fiction. Du coup, pour notre compagnie et notre volonté quasi « obsessionnelle » de raconter des histoires, il est intéressant de se poser la question : comment faire quand justement l'histoire ne nous a pas été racontée ? comment faire quand une histoire nous manque ?

Le père n'a parlé de rien à ses enfants. Cette partie-là de sa vie, parce qu'elle a été douloureuse, parce que comme je l'ai dit, plus haut, elle n'a pas trouvé d'écho dans le monde dans lequel il a évolué, est devenue une sorte de secret, de zone interdite. Mais

pourtant, ce n'est pas parce que le secret est gardé que rien ne fuit. L'enfant reçoit malgré toutes les aspérités de cette histoire dont il ne comprend rien puisque rien ne lui a été expliqué. La violence jaillit d'une porte qui claque, les larmes coulent lors d'un repas d'anniversaire heureux, un prénom prononcé déclenche un après-midi de silence. Les choses arrivent jusqu'à lui de façon désordonnée, incohérente, ça met en cause une certaine sérénité dans la lecture qu'il a du monde qui l'entoure. Le monde est comme confus, derrière chaque chose peut jaillir alors une émotion imprévue, une tristesse cachée. C'est à ce moment-là que l'invisible devient dangereux. Ce qui n'est pas dit donne une couche plus importante à ce qui n'existe pas, à l'invisible, au silence rempli de bruit confus, et l'on commence dans ce monde envahi de signes incompréhensibles à voir des fantômes. À avoir peur que, sous notre lit, un homme à tête de chou apparaisse. Un esprit là où on ne l'attendait pas. Je viens de voir un film : *Mister Babadook* de Jennifer Kent. C'est un film d'horreur. C'est l'histoire d'un couple dont le mari meurt le jour où il accompagne sa femme pour son accouchement. Plus tard, l'enfant et la mère ne parleront jamais du père. Ce sujet devient un terrain intouchable et le petit couple vit autour de ce secret, de ce silence. L'enfant le jour de son anniversaire trouve un livre qui lui raconte une histoire de monstre qui s'appelle Babadook. Ce livre devient tout pour lui. Il explique pourquoi sa mère a ses moments d'absence, comme si elle était possédée, elle explique pourquoi le soir il entend gémir dans la chambre, il comprend pourquoi lui et sa mère, depuis le jour de son arrivée au monde il y a sept ans, n'arrivent plus à trouver le sommeil. Aux yeux de cet enfant, la maison devient hantée par Babadook. L'enfant trouve en quelque sorte un substitut, un compromis à son histoire interdite : celle de Babadook. Et là, commence la vraie terreur, car l'enfant doit se battre contre des fantômes. Invisible aux yeux des autres. Seul face à son démon. C'est un classique du film d'horreur, une sorte d'histoire archaïque. Mais elle porte une problématique qui me touche particulièrement : est-il possible d'enterrer la douleur ?

Est-ce que nous saurons quels sont ces secrets que tu évoques ?

Nous avons des indices, à vous et à nous de voir ce l'on en fait :

- Une date écrite sur un papier : 1956
- Une fiche d'état civil avec le nom de Béatrice Herbaux
- Une petite statuette représentant un clown
- Un cahier rempli de formes incompréhensibles entourant des petits soldats dessinés au crayon gris
- Une photo en noir et blanc avec une forêt d'arbres recouverts par ce qui pourrait être de la neige
- Une photo de leur père jeune avec une petite fille dans les bras
- Un CD avec un chœur d'enfants enregistré.
- Une lettre d'insultes envoyée par un anonyme
- La photo d'une femme déchirée puis réparée.

Pourquoi est-ce si important pour vous de raconter des histoires ?

Ce n'est pas tant un besoin d'histoire qu'un besoin de représentation de cette même histoire. Je m'explique : ce besoin de représentation est une chose liée à l'enfance. C'est ce que nous cherchions déjà quand nous étions petits et que nous voulions que notre mère nous raconte l'histoire du petit chaperon rouge. Nous avons besoin d'un support qui puisse incarner nos problématiques d'enfant, donner un visage à nos maux, tracer le trajet

de nos angoisses. Mais la raison pour laquelle cela nous console à ce point c'est qu'à travers cette histoire, nous sentons que nous ne sommes pas seuls. Si quelqu'un a pu écrire Le Petit Chaperon rouge c'est que quelqu'un dans le monde sait que mon angoisse existe, et mieux encore, c'est que d'autres personnes comme moi connaissent cette même angoisse, que d'autres enfants comme moi écoutent le soir cette histoire de grand-mère et de loup. Il y a comme une communauté invisible qui subit les mêmes terreurs et cette même communauté invisible s'endort chaque nuit après cette même histoire. Les histoires que l'on nous raconte sont des objets de consolation incroyable, non pas tant par leur contenu, que par la possibilité qu'elles ont de réunir une communauté de gens autour d'elles. Cela ne prouve rien d'autre qu'un besoin énorme de se sentir au monde et surtout avec le monde.

Imaginons maintenant que pour une raison ou une autre, cette histoire que l'on attend pour réussir à s'endormir ne vienne jamais. Imaginons que cette angoisse, ces questions qui nous envahissent le soir comme chaque être humain qui se frotte à un monde qui le renvoie à ses propres contradictions, imaginez que toutes ces agitations qui vous assiègent ne trouvent aucun véhicule... cela peut nous donner l'impression de disparaître. Car si l'histoire que nous attendons n'existe pas, c'est que personne n'a eu le besoin de la faire exister, c'est que mon angoisse, mon être même n'a aucun écho dans le monde dans lequel je vis. Je suis seule avec ma panique, et si personne d'autre ne la ressent que moi, est-elle réellement légitime ? Je pense que l'on touche ici à l'un des plus grands chagrins de notre temps : celui de ne pas être représenté. Ne pas réussir à discerner sa folie et son malaise, ses contradictions, et ses terreurs, ne plus réussir à discerner dans d'autres personnes les mêmes malédictions, oui, cela a à voir avec une forme de disparition. Comme si nous n'existions plus, ou pas assez, ou pas comme il le faudrait aux yeux du monde ou de ceux qui racontent d'autres histoires que la mienne... Bien sûr, c'est beau de se dire que notre sensation d'exister est liée à l'autre, à la possibilité de nous voir dans l'autre. Mais si les moyens de représentation qui nous permettent de rentrer en miroir les uns avec les autres disparaissent, comme les histoires, cela nous empêche en quelque sorte de nous sentir en vie...

LES HOMMES APPROXIMATIFS

La Compagnie les Hommes Approximatifs a été créée en 2007. Elle réunit Caroline Guiela Nguyen (metteur en scène), Alice Duchange (scénographe), Benjamin Moreau (costumier), Jérémie Papin (créateur lumière), Mariette Navarro (auteure), Antoine Richard (créateur sonore) et Claire Calvi (collaboratrice artistique).

Depuis 2009, la Compagnie est implantée à Valence, en région Rhône-Alpes, et est associée à la Comédie de Valence – Centre Dramatique National Drôme-Ardèche, au Théâtre Olympia – Centre Dramatique Régional de Tours et à La Colline – théâtre national.

Les spectacles et espaces de recherche

Andromaque (Ruines), d'après Racine, créé en 2007. Le spectacle a été présenté au Théâtre national de Strasbourg, au festival Art du Flex, Bordeaux et au Festival International de Rabat au Maroc, au Festival croisé de Moscou, au CDR de la Réunion ainsi qu'au Théâtre National du Luxembourg.

Tout doucement je referme la porte sur le monde, d'après le journal intime d'Anais Nin a été créé en 2008. Ce spectacle a été produit par le Théâtre National du Luxembourg en 2008.

La compagnie les Hommes Approximatifs a mis en espace *Gertrude* de Einar Schleef au Théâtre Gérard Philipe, CDN de Saint-Denis en juin 2009.

Mémoire d'elles, pièce radiophonique réalisé en maison de retraite à Strasbourg. Cette création s'inspirait du texte de Marguerite Duras *Moderato Cantabile*.

Maquette du souvenir, atelier réalisé à La Comédie de Valence. Il s'agit d'un travail fait avec une douzaine de comédiens amateurs âgée de plus de 65 ans autour de la mémoire.

Se souvenir de Violetta, créé à La Comédie de Valence en 2011 puis présenté au Théâtre National du Luxembourg.

Le Bal d'Emma créé à Montélier en mai 2012 pour le festival Ambivalence(s) de la Comédie de Valence.

En 2011, la Compagnie mène deux chantiers autour de *L'Échange* de Claudel et *Madame Bovary* de Flaubert, pour lesquels Caroline Guiela Nguyen est invitée en 2010 à ouvrir un atelier de recherche au Nouveau Théâtre d'Angers.

Ses mains, quatre micro-fictions autour de l'infanticide, à La Comédie de Valence, spectacle repris en 2012-2013.

Le cycle autour du personnage d'Emma Bovary initié avec *Le Bal d'Emma* se poursuit en 2013-2014 avec la création *d'Elle brûle*, à Valence. Le spectacle présenté à La Colline, au Théâtre Dijon Bourgogne et à la Comédie de Saint Etienne est repris sur la saison 14-15.

La prochaine création de la compagnie est *Le Chagrin*, pour la saison 14/15. Une première étape de travail a été présentée en 2013 dans le cadre du Festival 360 du Nouveau Théâtre de Montreuil. La première représentation du Chagrin a eu lieu à La Comédie de Valence le 31 mars 2015.

L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

CAROLINE GUIELA NGUYEN mise en scène

D'abord étudiante en Arts du Spectacle à l'université de Nice, elle suit en parallèle les Ateliers de L'ERAC comme comédienne. En 2004, elle entre en classe professionnelle au Conservatoire d'Avignon comme comédienne où elle joue sous la direction de Pascal Papini et suit plusieurs stages avec entre autres Alain Nedam, Jacques Rebotier et Ariane Mnouchkine au Théâtre du Soleil pour *Le Dernier Caravansérail*.

Elle entre en 2006 au Théâtre national de Strasbourg comme élève en section mise en scène. Elle travaille avec Stéphane Braunschweig, Anne-Françoise Benhamou, Xavier Jacquot, Alexandre de Dardel, Pierre-André Weitz, Daniel Jeanneteau, Arthur Nauzyciel et Kristian Lupa dans le cadre d'un échange international autour d' *Amerika de Kafka*.

Elle est stagiaire à la mise en scène avec Guy Allouche sur *Base 11/19* créé en 2006 à Loos-en-Gohelle et avec Jean-François Sivadier sur *Le Roi Lear* créé pour la Cour d'Honneur du Festival d'Avignon 2007.

Elle est assistante de Richard Brunel sur *Le Théâtre ambulancier Chopalovitch* créé en 2007 au Théâtre National de Strasbourg. En 2008, elle est invitée à rejoindre le stage dirigé par Pascal Dusapin

« Opéra en création » dans le cadre du Festival d'Aix-en-Provence. Elle est assistante à la mise en scène de Richard Brunel sur l'opéra *Dans la Colonie pénitentiaire* de Phil Glass à l'Opéra de Lyon. Elle est assistante en 2009 de Stéphane Braunschweig sur les deux créations : *Maison de poupée* et *Rosmersholm* d'Ibsen puis en 2010 sur *Lulu* de Wedekind au Théâtre national de la Colline.

Elle a créé en 2008 les Hommes Approximatifs, compagnie implantée en Région Rhône-Alpes. Avec la compagnie, elle signe trois créations : *Andromaque (Ruines)* d'après Racine, créé en 2007. Le spectacle a été présenté au Théâtre National de Strasbourg, au festival Art du Flex, Bordeaux et au Festival International de Rabat au Maroc, au Festival croisé de Moscou, au CDR de la Réunion ainsi qu'au Théâtre National du Luxembourg.

Macbeth (Inquiétudes) d'après Shakespeare, Kadaré et Müller, créé en 2008. Le spectacle fut présenté au Théâtre National de Strasbourg et au festival Impatience de l'Odéon en 2009 et à l'Opéra Théâtre de Metz en collaboration avec le CDN de Thionville les 4, 5, et 6 février 2010.

Tout doucement je referme la porte sur le monde d'après le journal intime d'Anaïs Nin a été créé en 2008. Ce spectacle a été produit par le Théâtre National du Luxembourg en 2008.

Pour 2011, la compagnie se lance dans deux chantiers autour de *l'Échange* de Claudel et *Madame Bovary* de Flaubert, pour lequel Caroline Guiela est invitée en 2010 à ouvrir un atelier de recherche au Nouveau Théâtre d'Angers.

En 2013, elle met en scène *Elle brûle* (par la compagnie les Hommes Approximatifs) à La Colline. Caroline Guiela Nguyen mettra en scène *Le Chagrin* au mois de mars 2015.

MARIETTE NAVARRO DRAMATURGIE

Après des études de Lettres Modernes et d'Arts du Spectacle, Mariette Navarro entre en tant que dramaturge à l'école du Théâtre National de Strasbourg (2004 à 2007). Elle travaille depuis à des missions très variées qui ont pour point commun de lier écriture et théâtre: travaux rédactionnels, collaborations artistiques pour différentes compagnies, comités de lecture, ateliers d'écriture. Elle a notamment travaillé à la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon, au CEAD de Montréal, à Théâtre Ouvert, au Tnba de Bordeaux, au théâtre national de la Colline, à l'espace Malraux de Chambéry. Elle publie des livres à la croisée des genres, tous créés au théâtre (*Alors Carcasse*, Cheyne, 2011 – prix Robert Walser 2012, *Nous les vagues* suivi des *Célébrations*, Quartett 2011, *Prodiges®*, Quartett 2012). *Elle brûle* est sa seconde collaboration à l'écriture avec la Cie des Hommes Approximatifs après *Le Bal d'Emma* en mai 2012.

CLAIRE CALVI COLLABORATION ARTISTIQUE

Formée au conservatoire d'Avignon puis à l'École régionale d'acteurs de Cannes, elle travaille en tant que comédienne à Marseille où elle vit depuis trois ans. Elle a joué notamment sous la direction de Jean-Louis Benoit dans *La Nuit des rois* de Shakespeare, Ivan Romeuf dans *Les Bonnes* de Jean Genet, et a assisté Selim Alik sur le spectacle *Dans la compagnie des hommes*.

Elle travaille également avec la Compagnie GroupUrsule. En 2012, elle rejoint la Cie des Hommes Approximatifs sur *Le Bal d'Emma* en tant que coordinatrice.

ALICE DUCHANGE SCÉNOGRAPHIE

Après des études en BTS d'art textile, et un diplôme des métiers d'art option costumier réalisateur à Lyon, elle intègre en 2005 l'école du Théâtre national de Strasbourg en section scénographie-costume et se forme auprès de Pierre André Weitz, Daniel Jeanneteau, Benoît Lambert, Richard Brunel. Elle y rencontre la metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen. En 2011, elle intègre avec 16 autres artistes l'atelier partagé LaMezz à Lyon. Elle réalise les costumes pour Benoît Bradel sur *A.L.I.C.E* et *Rose is a rose* et pour Dan Artus sur *Le peuple d'Icare*.

Elle réalise des scénographies pour Christian Duchange, Jean Lacornerie, Anne-Laure Liégeois, Julien Geskoff, Estelle Savasta, Hervé Dartiguelongue, Saturnin Barré. Elle fait partie de la Cie des Hommes Approximatifs pour laquelle elle réalise la scénographie d'*Andromaque*, de *Se souvenir de Violetta* et du *Bal d'Emma*.

JEREMIE PAPIN CRÉATION LUMIÈRES

Jérémy Papin est diplômé en 2008 de l'École du Théâtre national de Strasbourg. Au théâtre, il collabore avec Didier Galas, Lazare Herson-Macarel, Nicolas Liautard, Éric Massé, Yves Beaunesne, Maëlle Poésy et Caroline Guiela Nguyen. En 2013-2014, il retrouvera Maëlle Poésy pour l'adaptation de *Candide* au Théâtre Dijon Bourgogne. À l'opéra il réalise les lumières de *l'Opéra de la Lune* de Brice Pauset et celles d'*Actéon* dirigé par Emmanuelle Haïm, tous deux mis en scène par Damien Caille-Perret. Au Festival de Salzbourg il crée les lumières de l'opéra contemporain *Meine bienen eine schneise* d'Händl Klaus, composé et dirigé par Andreas Schett et Markus Kraler. En 2013-2014 il réalisera les lumières de *La Pellegrina* dirigé par Etienne Meyer et mis en scène par Andréas Linos. Il fait partie de la Cie des Hommes Approximatifs depuis 2008, au sein de laquelle il crée les lumières de *Macbeth (Inquiétudes)*, *Se souvenir de Violetta* et du *Bal d'Emma*.

BENJAMIN MOREAU COSTUMES

Formé à l'école du TNS en scénographie-costume, il est assistant aux costumes sur *La Fable du fils substitué*, mise en scène Nada Strancar. Il crée les costumes de *Dissocia*, mise en scène Catherine Hargreaves, *Visite au père* de Roland Schimmelpfennig, mise en scène Adrien Béal, *Les Femmes savantes*, mise en scène Agnès Larroque. Il participe au projet du Festival des Nuits de Joux depuis trois éditions comme scénographe-costumier. Il collabore avec Richard Brunel pour les costumes de *J'ai la femme dans le sang*, adaptation de textes de Feydeau par Pauline Sales, *Les Criminels* de Ferdinand Brückner, et pour la scénographie et les costumes d'*Avant que j'oublie*, projet initié par Vanessa Van Durme. Il est membre de la Cie des Hommes approximatifs ; il a créé les costumes de *Se souvenir de Violetta* et du *Bal d'Emma*.

ANTOINE RICHARD RÉALISATEUR ET CRÉATEUR SONORE

Formé aux arts et techniques du son et du spectacle au DMA de Nantes, Antoine Richard poursuit sa formation de réalisateur et créateur sonore à l'ENSATT. Il s'associe au travail de metteurs en scènes tels Matthias Langhoff, Jean-Louis Hourdin ou Richard Brunel – pour *Les Criminels* de Ferdinand Bruckner. Il intègre plusieurs compagnies de théâtre dont La Maison Jaune, Le théâtre des turbulences, D'un instant à l'autre... Il crée par ailleurs le son du *Misanthrope* avec Dimitri Kolckenbring, *Mongol* avec le Théâtre du rivage, *En courant, dormez !* avec Olivier Maurin. Il est par ailleurs associé à des projets chorégraphiques, radiophoniques ou musicaux, dans lesquels il développe un univers "du réel" proche de la photographie sonore. Il travaille notamment avec le réalisateur Alexandre Plank pour France Culture, et intervient comme formateur aux universités d'été de Phonurgia Nova à Arles. En 2010 il fonde l'Atelier des Malentendus, un collectif actif de création radiophonique. Il fait partie de la Cie des Hommes Approximatifs (*Gertrud*, *Se souvenir de Violetta*, *Ses mains*, *Le Bal d'Emma*).

JEREMIE SCHEIDLER VIDÉO

Ancien élève d'hypokhâgne et de khâgne au lycée Lakanal de Sceaux, il est titulaire depuis 2006 d'un D.E.A. de philosophie, spécialité esthétique. Ses recherches portent sur les formes non-narratives, dans le cinéma et le théâtre. En mars 2013, son film, *La Cendre et la lumière*, est projeté au Collège des Bernardins, dans le cadre d'une séance Jeune Création. En juin 2013, il participe à l'exposition collective *Bruissements*, dans le cadre des Nouvelles Vagues du Palais de Tokyo. Son travail a été montré à Gare au Théâtre, à Béton Salon en 2011, aux Laboratoires d'Aubervilliers... Depuis 2008, il conçoit des dispositifs vidéos, notamment avec les metteurs en scène Julien Fišera, Caroline Guiela Nguyen, Marie Charlotte Biais, David Geselson, Olivier Coyette ou avec le duo électro-acoustique Kristoff K.Roll (Jean-Kristoff Camps et Carole Rieussec).



Caroline Guiela Nguyen, à Lyon, le 10 avril. PABLO CICHMARDI / HANSLUCAS.COM POUR LE MONDE

Caroline Guiela Nguyen, lestée d'enfance

La metteuse en scène, qui monte « Le Chagrin », nourrit son théâtre d'histoires intimes et de création collective

PORTRAIT
VALENCE - envoyée spéciale

Première impression de Caroline Guiela Nguyen : une jeune femme - ravissante - déboule, en minijupe, bonnet sur la tête, vous claque la bise et entame la discussion, avec son accent du Sud. Une rugbywoman dans une enveloppe délicate, se dit-on ce

soir-là. On est à Valence, à la Fabrique, un lieu qui a tout de la friche artistique, mais dépend du Centre dramatique national. C'est là, dans ces bâtiments couverts de tags colorés, en lisière d'un parc, que Caroline Guiela Nguyen, le 31 mars, a créé avec sa compagnie, Les Hommes approximatifs, son nouveau spectacle, *Le Chagrin*.

Quelques jours plus tard, on croise de nouveau la route de Ca-

roline, à Paris et à Reims, et on se dit que c'était l'inverse, en fait : une femme délicate dans une enveloppe de fonceuse. On n'a pas l'habitude d'une telle spontanéité, d'une telle fraîcheur, dans le théâtre français.

On voit bien que Caroline Guiela Nguyen tranche, dans ce milieu. D'abord c'est une jeune femme - elle est née en 1981. De par ses origines familiales, elle a des liens avec le Vietnam, l'Inde et l'Algérie, et avec l'histoire coloniale et postcoloniale de la France. Et c'est lestée de ce bagage qu'elle amène quelque chose de tout à fait neuf, et réinvestit des territoires oubliés, au fil de ses spectacles : *Se souvenir de Violetta* (2011), *Le Bal d'Emma* (2012), *Elle brûle* (2013) qui ne cesse de tourner, et ce *Chagrin* qui, après Valence, va poser quelques soirs à Tours, puis au Théâtre de la Colline, à Paris, sa bulle de réalisme magique.

Deux rencontres fondamentales

Dans le petit village de Provence où Caroline Guiela Nguyen a passé son enfance, les gens appelaient sa mère « la Chinoise ».

« Ma mère est vietnamienne, sa mère était indienne, née à Pondichéry, raconte la jeune femme. Elles sont arrivées en France en 1956, après la défaite de Dien Bien Phu, comme de nombreux Vietnamiens restés du côté de la France. Et plus tard, elle a rencontré mon père, qui était pied-noir, et séfarade, mais ne parlait jamais de cette histoire... »

Caroline Guiela Nguyen va au Vietnam régulièrement, mais n'est jamais allée en Algérie. Elle dit que cette histoire familiale complexe et « remplie de non-dits » a « façonné un rapport au monde particulier », qu'elle n'a cessé d'éclaircir et de creuser à travers le théâtre.

Quand elle est entrée à l'école du Théâtre national de Strasbourg (TNS), après des études de sociolo-

gie et d'ethnoscénologie, elle a rencontré deux artistes qui ont été fondamentaux pour son écosystème artistique. Le Polonais Krystian Lupa d'abord, pour « sa façon de travailler avec les comédiens : *Tacteur* chez lui n'est pas quelqu'un qui va dire un texte, mais une personne qui va témoigner d'une forme de présence, être traversé par tout un paysage intérieur, imaginaire ».

Ensuite, il y a eu le « choc » provoqué par *Les Marchands*, de Joël Pommerat, qui a « ouvert de nombreuses portes » à la jeune metteuse en scène : « Dans le fait de composer une troupe avec des visages, des corps, des origines différentes : une « diversité », comme on dit maintenant, qui me semble fondamentale pour raconter les histoires dont nous avons besoin aujourd'hui. Et puis Pommerat montrait que l'on pouvait s'emparer des questions sociales, souvent considérées comme impures, voire vulgaires, dans le théâtre français. Moi, je ne peux pas faire sans cette question-là, sinon il y a une partie de mon rapport au monde qui n'est plus là. »

Caroline Guiela Nguyen avait une idée assez claire de ce qu'elle voulait faire, quand elle a fondé la compagnie Les Hommes approximatifs - dont le nom, tiré d'un poème de Tristan Tzara, dit bien le projet -, en 2007, avec plusieurs camarades de l'école du TNS : la scénographe Alice Duchange, l'auteure Mariette Navarro...

Il s'agissait d'abord de créer un vrai collectif, pour de vraies créations collectives. Caroline et ses compagnons ont su très vite que pour raconter leurs histoires, il leur fallait écrire à partir du plateau, des acteurs - de la vraie vie. Réinvestir des terrains abandonnés du théâtre français : l'intime, le social, des histoires ordinaires traversées, comme toutes le sont, par la grande Histoire. Comme dans *Elle brûle*, qui soulève, avec un hyperréalisme saisissant, les

La jeune femme a des liens avec le Vietnam, l'Inde et l'Algérie, et avec l'histoire coloniale et postcoloniale de la France

couches de non-dits d'une famille et la douleur d'une femme d'aujourd'hui qui s'appelle Emma, comme chez Flaubert.

Pour cela, il fallait casser le moule, réintégrer dans la représentation de nos vies ce qui en fait la matière même, sa fragilité et sa complexité. Alors tous les spectacles des Hommes approximatifs mêlent comédiens professionnels et amateurs, de tous âges et d'origines différentes.

Comme une Atlantide engloutie

Ainsi en va-t-il dans *Le Chagrin* qui, au milieu de l'étonnant décor imaginé par Alice Duchange, inspiré par l'art brut, raconte une histoire banale et universelle. Un frère et une sœur, après la mort du père. La sœur est partie à Paris, des années auparavant, pour devenir danseuse, vivre dans un autre univers. Le frère est resté là, au pays, et maintenant ils se retrouvent, alors que le père n'est plus là, et que remontent les souvenirs.

Tout ici est dans la façon si émouvante qu'a Caroline Guiela Nguyen de convoquer l'enfance, cette enfance inscrite en chaque être humain comme une Atlantide engloutie, toujours prête à refaire surface. Ou d'évoquer la mort de manière un peu vacillante, en instaurant sur le plateau un fascinant jeu avec la matière, les objets, les poupées, les bricolages divers et variés que chacun s'invente pour recréer du vivant, encore et encore.

Caroline Guiela Nguyen aime Mike Leigh, les frères Dardenne, Maurice Pialat ou Abdellatif Kechiche, les cinéastes qui serrent le réel au plus près, et son travail s'inscrit dans cette lignée. Mais avec *Le Chagrin*, elle est allée plus loin, sur des territoires encore nouveaux, qui intègrent la présence dans la vie d'une forme de « pensée magique », sans laquelle l'homme ne peut pas affronter la mort.

Alors évidemment, en voyant son parcours, en l'écoutant, on ne peut s'empêcher de penser à Ariane Mnouchkine, que Caroline Guiela Nguyen admire. La jeune metteuse en scène aimerait bien, un jour, créer un lieu semblable à la Cartoucherie de Vincennes, « une fabrique de théâtre où l'on installerait notre univers, où l'on ferait à manger, où l'on accueilleraient le public », rêve-t-elle. Son prochain spectacle devrait d'ailleurs recréer la vie d'un restaurant vietnamien - tiens, tiens, là encore, on pense à Mnouchkine, à un des premiers spectacles du Soleil, *La Cuisine*, d'après Wesker. Caroline, c'est l'as de trèfle qui pique le cœur du théâtre français. ■

FABIENNE DARGE

Le Chagrin, par Les Hommes approximatifs. Mise en scène : Caroline Guiela Nguyen. Centre dramatique régional de Tours, du 21 au 24 avril. Tél. : 02-47-64-50-50. Théâtre national de la Colline, du 6 mai au 6 juin. Tél. : 01-44-62-52-52. *Elle brûle*, jusqu'au 17 avril, à la Comédie de Reims, 3, chaussée Boccaigne, Reims (51). Tél. : 03-26-48-49-10. Puis le 21 avril à Aubusson, Scène nationale d'Aubusson, Théâtre Jean-Lurçat, avenue des Lissiers, Aubusson (23). Tél. : 05-55-83-09-09. Du 27 au 29 mai au Théâtre national de Nice, promenade des Arts, Nice (06). Tél. : 04-93-13-90-90.

théâtre
olympia



centre
dramatique
régional
de Tours
direction
Jacques
Vincey

**THÉÂTRE DANS
TOUS SES ÉTATS**

**VENEZ
VOIR !**

**C'EST
CURIEUX**

**SAISON
14/15**

CDRTOURS.FR
02 47 64 50 50